

RECHERCHES GÉOGRAPHIQUES DANS LE TIERS MONDE : Libres réflexions sur une pratique de la géographie à l'ORSTOM

Benoît ANTHEAUME, Joël BONNEMAISON,
André LERICOLLAIS, Jean-Yves MARCHAL

Géographes à l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer

DÉVELOPPEMENT
GÉOGRAPHIE (PRATIQUE DE LA)
GÉOGRAPHIE TROPICALE
TIERS MONDE

DEVELOPMENT
GEOGRAPHY (PRACTICE OF)
TROPICAL GEOGRAPHY
THIRD WORLD

RÉSUMÉ. — Les géographes de l'ORSTOM sont, par nature, voués à des recherches dans les pays du Tiers Monde, situés le plus souvent en zone tropicale. Ils s'intéressent aux problèmes de ce qu'il est convenu d'appeler le « développement ». Ils pratiquent une géographie active qui s'effectue fréquemment dans le cadre d'équipes multidisciplinaires et dont le trait distinctif est de partir d'une pratique de terrain.

ABSTRACT. — *Geographical research in the Third World: some reflections on the practice of geography at ORSTOM.* — Geographers at ORSTOM are committed to the study of Third World countries, and these are mainly located in the Tropics. The focus of research rests on issues associated with the process generally labelled "development". At ORSTOM one finds geography in action, often conducted in multidisciplinary teams who make a point of grounding their efforts on field-based research practice.

Ce bilan des recherches effectuées en géographie intervient au moment où l'ORSTOM (Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer) redéfinit ses structures et ses orientations de recherche. La section de géographie est devenue la « Commission Scientifique de Géographie » l'une des seize et l'une des plus importantes — numériquement — que compte l'Office (1).

Cet article tente de donner un aperçu de la géographie à l'ORSTOM telle qu'elle s'est exercée

(1) Voir également « La géographie à l'ORSTOM de 1973 à 1979 » in *Recherches géographiques en France*. Tokyo, 1980, par J.-Y. Marchal, P. Péliissier, M. Portais. Paris, Comité National de géographie, p. 207-210. — On pourra aussi se reporter à « La géographie africaine en France », par J.-P. Raison, in *Études africaines en Europe: bilan et inventaire*. Paris, Karthala, A.C.C.T., 1981.

jusqu'à présent, en décrivant ses implantations et les attaches des chercheurs avec l'institution, en rappelant les thèmes de recherche et leur évolution, en restituant le sens de la pratique du terrain et la fonction des données produites, enfin en évoquant les mises en question, les synthèses, voire les théorisations nouvelles qui en résultent.

La recherche dont nous rendons compte ici a été dominante à l'ORSTOM, souvent attractive, mais non exclusive. D'autres centres d'intérêt et d'autres pratiques se sont aussi affirmés, en fonction notamment d'une plus grande attention portée à la dimension géopolitique et économique, et des conditions nouvelles créées à la recherche par les pays hôtes.

Il va de soi, enfin, que l'analyse présentée ici relève, pour une part, de la subjectivité des auteurs

13. AVRIL 1986

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 20 033 158

Cote : B, ex 1.

— quatre chercheurs ruralistes du Comité Scientifique de Géographie — et n'engage qu'eux. Une première version a été lue par quelques collègues et discutée lors d'une réunion à *L'Espace géographique*. Ces lectures critiques ont été mises à contribution.

Le déploiement des géographes

La recherche en géographie et, d'une façon globale, la recherche en sciences sociales ne s'est réellement développée à l'ORSTOM qu'au cours des deux dernières décennies.

La section de Géographie compte actuellement 62 membres (2) contre 5 au début des années 60, lorsque survinrent les indépendances des pays africains. C'est à cette date que la section s'est structurée et que des orientations de recherche sur des thèmes précis ont été définies. Parallèlement, le recrutement de jeunes chercheurs a commencé, ce qui permit d'atteindre le nombre de 50 géographes dix ans plus tard. Ce recrutement s'est sensiblement ralenti à partir des années 70; il n'y eut plus alors en moyenne qu'un seul recrutement par an. Depuis deux ans, une reprise du recrutement se manifeste : 3 élèves en 1981, 2 encore cette année, sans que cela soit toutefois suffisant pour abaisser la moyenne d'âge des chercheurs qui gravite actuellement autour de 40 ans.

Au fur et à mesure de leur constitution, les équipes de géographes ont été réparties dans les Centres de l'ORSTOM qui furent implantés dans les Etats africains, à Madagascar et dans le Pacifique occidental, conformément à la politique de coopération scientifique mise en vigueur de 1960 à 1970. En 1972, 39 des 50 géographes étaient affectés en Afrique ou à Madagascar, 3 l'étaient en Océanie : la proportion des chercheurs géographes affectés en permanence à l'étranger s'élevait alors à 84 % du total (tabl. 1).

La situation est aujourd'hui bien différente, puisqu'en juin 1982, sur 62 géographes, 28 (45 %) sont affectés pour des séjours de longue durée; 17 d'entre eux sont maintenus en France pour des travaux de rédaction avec missions régulières à l'étranger; 15 géographes sont détachés soit dans des services communs de l'ORSTOM, soit mis à la disposition d'organismes extérieurs ou de ministères

(2) La Section ne compte en fait que des chercheurs, bien que, statutairement, il y ait 57 chercheurs, 3 techniciens et 2 allocataires. Techniciens et allocataires ont des activités de recherche comme les chercheurs. Les personnels ayant réellement une fonction de technicien ne sont pas comptabilisés ici; ce sont d'une part les collaborateurs de terrain recrutés dans les pays-hôtes, et d'autre part les agents des services techniques de l'ORSTOM (cartographie, télédétection, informatique...) qui apportent leur concours à la réalisation des programmes.

TABLEAU 1

Répartition des 43 géographes
entre les principaux centres ORSTOM africains
dans les années 1970-1975.

Cameroun	8	Haute-Volta	7
Côte d'Ivoire	12	Madagascar	6
dont :		Sénégal	5
Adiopodoumé	5	Togo	3
Petit-Bassam	7	Congo	2

res; enfin, deux d'entre eux sont en stage de formation (tabl. 2).

Cette évolution s'explique par plusieurs séries de facteurs. Des équipes ont été redéployées hors de l'Afrique francophone. Si 11 géographes sont actuellement affectés en Afrique, 9 le sont en Amérique du Sud et 8 en Asie-Océanie, soit une répartition en trois tiers à peu près équilibrés.

Plusieurs chercheurs sont maintenus en France. Après des séjours à l'étranger de 10 à 15 années en moyenne, nombre des géographes recrutés dans les années 60-70 ont besoin d'exploiter les données collectées et de rédiger des travaux de synthèse, tout en maintenant le contact avec leurs terrains, sous la forme de missions. En outre la maturité acquise explique la fréquence des détachements et mises à la disposition auprès d'organismes de recherche. La mise en place d'un tel dispositif a répondu à des impératifs géopolitiques autant que scientifiques. L'affectation des chercheurs ne s'est pas toujours faite sans heurts, l'expatriation de longue durée du plus grand nombre est demeurée une exigence de l'Office. Le maintien des chercheurs en France et la recherche accomplie par missions depuis la France n'ont été que tolérés. L'absence d'infrastructure scientifique et de moyens de recherche en France, enfin le mode de rétribution des chercheurs furent et demeurent des incitations à s'expatrier non négligeables.

Les liens avec l'Université

La Section de Géographie compte à présent 8 postes d'accueil, dont 7 sont occupés par des universitaires. Il s'agit en fait, contrairement aux postes ouverts par le CNRS pour accueillir temporairement des universitaires qui achèvent leur thèse, de véritables détachements. A l'inverse, aucun géographe de l'ORSTOM ne travaille dans une structure universitaire. Le fait que jusqu'ici les « passerelles » n'aient fonctionné qu'à sens unique et qu'aucun échange de poste n'ait pu être réalisé est pour le moins regrettable. Il est vrai qu'on ne rentre pas dans le « bastion » universitaire comme dans un moulin et que l'institution, protégée par

TABLEAU 2
Lieux d'affectation des géographes de l'ORSTOM en 1982.

Expatriés séjours de longue durée	Détachés ou mis à disposition (en France)	Responsabilités dans les services de l'ORSTOM	Maintenus en France pour rédaction (avec missions Outre-Mer)
Afrique 11	Office méditer. des Forêts 1	Edition 3	17
Amérique Latine 9	L.A. 94	Téledétection 2	
Asie du S.E. et Océanie 8	EHESS-CNRS 3	Administration 1	En formation en France
28	CEGET-CNRS 2	5	
	Institut Géogr. National 1		
	Ministères Recherche 1		
	Coopération 2		
	10		2

tout un arsenal de règlements et de textes, est bien « défendue »; mais le déséquilibre de l'échange entre l'Université et l'ORSTOM a eu pour conséquence de figer les profils de carrière des chercheurs.

Cependant, les liens avec l'Université vont au-delà de l'intégration contractuelle d'enseignants sur postes d'accueil. Les missions et centres ORSTOM fournissent localement une aide à des chercheurs isolés, enseignants ou postulants au doctorat de 3^e cycle qui peuvent également bénéficier de la part de l'ORSTOM d'allocations de recherche.

Ajoutons que certaines opérations de recherches ont associé pendant plusieurs années des équipes de l'ORSTOM à des universités: l'Université d'Abidjan pour l'*Atlas de Côte-d'Ivoire*, celle de Bordeaux-III pour l'*Atlas de Guyanne* et l'*Atlas de Nouvelle-Cadédonie*.

Enfin, il faut souligner les rôles tenus, ensemble et en complémentarité, depuis 20 ans, par les universitaires que sont Gilles Sautter et Paul Pélissier. Les orientations de recherche qu'ils ont tracées et leur engagement auprès des chercheurs n'ont pas peu contribué à la réussite de la discipline, maintenant reconnue au sein de l'ORSTOM.

La prise en charge qui s'opère actuellement de la gestion et du devenir de la section par les chercheurs eux-mêmes n'implique évidemment pas une coupure avec l'Université; les échanges scientifiques doivent être maintenant, renouvelés et développés.

Jusqu'à présent la Section de Géographie, comme toutes celles de l'ORSTOM, a été dirigée par un Comité Technique, constitué à parité de chercheurs élus et de personnalités nommées, pour la plupart membres de l'Université. Jusqu'aux

réformes actuellement en cours, ce Comité gérait à la fois les carrières et les programmes de recherche.

Progressivement le rôle des chercheurs élus s'est affirmé. D'une part ils ont été habilités à défendre les dossiers de leurs collègues dans les sessions annuelles d'avancement (3), de l'autre à participer à la définition et à l'élaboration de thèmes de recherche.

L'évolution des thèmes de recherches

Les premiers de ces thèmes ont été lancés depuis bientôt 20 ans et, de ce fait, l'ORSTOM a eu une position pionnière dans la mesure où, sur plusieurs thèmes sinon tous, il y a eu réellement une réflexion collective et des recherches en commun, et non une simple addition de recherches sous un intitulé de couverture. Les années passant, d'autres thèmes se sont ajoutés à la première liste; mais ce qu'il importe de souligner, c'est que tous les géographes de l'ORSTOM s'y sont obligatoirement référés même s'ils ont été amenés à participer à des opérations multidisciplinaires menées généralement dans le cadre de séquences contractuelles effectuées à la demande des Etats hôtes. On le verra, la recherche à l'ORSTOM ne peut être

(3) Dans les instances paritaires de l'ORSTOM, les jeunes chercheurs élus rapportent sur *tous* les dossiers individuels, ce qui représente une stimulation féconde des chercheurs — disons d'expérience ou de haut grade — et s'oppose en même temps à l'« ossification » d'une hiérarchie interne de type « petit mandarin ».

qualifiée seulement de fondamentale ou de « recherche pure ».

Parmi les thèmes les plus importants, citons : les recherches sur les systèmes agraires et notamment les études de terroirs qui ont joué un grand rôle dans la formation des géographes de l'ORSTOM (Afrique et Madagascar), les études urbaines (Afrique, Océanie), les relations ville-campagne, les réseaux migratoires (Haute-Volta), le contact écologique forêt-savane (Côte-d'Ivoire, Amérique Latine), la colonisation des terres neuves et le développement des fronts agricoles pionniers (Madagascar, Sénégal, Indonésie, Equateur), les conditions de la mise en valeur agricole (Madagascar, Equateur, Indonésie). Plus récemment, des études interdisciplinaires se sont développées dans le domaine de la géographie médicale en Afrique tandis que des équipes, notamment en Côte-d'Ivoire, à Madagascar, en Amérique latine (et bientôt en Océanie), se sont intéressées au thème de la régionalisation, définition de zones homogènes dans le cadre d'études situées en amont de la planification (4).

Les thèmes peuvent aisément être mis en rapport avec les problèmes de développement; même si la relation ne s'est que rarement nouée sur le terrain entre des développeurs très « accaparés » et des chercheurs retranchés dans leur « tour d'ivoire ». Les minutieuses études rurales ont mis en lumière les difficultés rencontrées par les « opérations de développement »; le thème urbain qui a pris le relais des recherches sur les relations ville-campagne s'attaque aux problèmes de la croissance urbaine; les Atlas régionaux et nationaux sont des outils pour penser une planification intégrée...

Pourtant, les analyses très concrètes des problèmes fournies par de telles recherches, n'ont pas toujours été retenues. Cette géographie pensée au fil des enquêtes dans les villages et dans les quartiers des périphéries urbaines, qui s'efforce de restituer la situation des paysans et des néo-urbains, a tendance à « desservir », quand elle ne s'y oppose pas franchement, les approches, la logique et les finalités des « projets » d'intervention.

La redéfinition des thèmes et des structures de recherche, qui a lieu à présent à l'ORSTOM, doit amener les géographes à considérer en priorité les transformations essentielles dans les pays du Tiers Monde : l'extraordinaire croissance urbaine, la genèse de nouveaux espoirs ruraux, les phénomènes de dépendance, l'industrialisation, etc. Il reste que toutes les recherches passées ou présentes trouvent leur cohérence et une certaine unité par leur lieu d'application, le monde tropical pour

l'essentiel, par une orientation vers l'interdisciplinarité et par leur finalité : le développement. Mais de façon encore plus concrète, ce qui identifie cette géographie, c'est la pratique du terrain qui l'ancre au concret des choses et à la vie des hommes.

Les géographes de l'ORSTOM sont tous des producteurs de données mais l'information n'est pas souvent « donnée », il faut la créer. Et, de par les conditions de leur travail, les chercheurs de l'ORSTOM, dans l'ensemble, échappent à la tentation du libre jeu des idées sans les servitudes du local.

La pratique de la recherche sur le terrain

Pendant longtemps, les lieux d'intégrations habituels des géographes ont été les Centres de l'ORSTOM implantés à l'étranger, aujourd'hui les chercheurs participent de plus en plus à des missions rattachées aux organismes de recherche des pays-hôtes, comme c'est le cas au Cameroun, en Amérique Latine ou en Indonésie. Là, ils sont en relation continue avec des collègues de disciplines différentes et avec des chercheurs et des techniciens d'autres nationalités. Leurs études sont en premier lieu produites et diffusées dans les pays d'accueil, qui souvent les ont demandées et parfois écrites dans la langue de ces pays.

Leur point de vue résulte donc des conditions très particulières de leur recherche, de l'expatriation de longue durée, mais aussi et surtout d'une pratique de la recherche prolongée sur le terrain. Au-delà de la démarche scientifique, ce type d'approche s'est traduit pour plusieurs chercheurs par un engagement personnel qui ne se réduit pas à l'espace de l'enquête ou à une relation simple entre un chercheur et des « cherchés ».

Pour ceux qui s'y sont immergés, définir le sens du mot « terrain » n'est guère facile. Le terrain, c'est le « parcours », c'est le « visuel », c'est aussi le « vécu »; non pas seulement le concret des choses, de tout ce qui cohabite à l'intérieur d'un espace dont on prend conscience en cheminant et dont la présence vous interpelle pour prendre en compte les relations ou interactions fonctionnelles ou la sédimentation dans le temps : c'est aussi le tissu complexe des rapports qui se sont noués dans et par l'enquête avec tous ceux qui sont en situation dans une société ou par rapport à elle. C'est également la masse amorphe et innombrable de tous les écrits bruts et les séries chiffrées, auxquels, comme l'historien, le géographe est confronté.

Dès lors, comprendre au sens géographique du mot, ce fut d'abord vivre l'espace des autres; vivre avec des paysans, ou des éleveurs pour les ruraux, parcourir leurs lieux, partager un genre de vie, entrer dans un type de relations humaines qui a ses rythmes et ses vérités. Cette géographie-là est

(4) Deux autres axes-programmes ont pour objet : l'étude des milieux aquatiques et l'indépendance énergétique.

une géographie de parcours qui se fait en « marchant ». Elle associe la perception à la réflexion.

Bien des géographes de l'ORSTOM ont ainsi commencé par un relevé exhaustif des toponymies locales. Cette première approche de l'espace vécu, de sa sémiologie et des territoires d'identité passe par le recensement des symboles qui matérialisent au sol le vécu d'une société et ses principales représentations culturelles. De ce point de vue, l'expérience des études de terroir (5) fut pour la plupart une initiation souvent décisive qui contribua ensuite à faire de leur recherche ultérieure une expérience *in vivo*.

Apprendre une société, c'est, au-delà du langage des lieux, apprendre aussi la langue des gens avec lesquels on vit. Le tamachek, le boubé, le moré en Afrique, l'indonésien ou encore le bichelamar en Océanie, comptent parmi leurs locuteurs des géographes de l'ORSTOM. C'est moins la connaissance de la langue en soi qui compte que sa maîtrise comme moyen d'approche privilégié et comme préalable à l'enquête proprement dite. Parler la langue permet de rompre la relation de sujet à objet, d'enquêteur à enquêté, qui s'établit inmanquablement dès qu'on passe par le truchement d'un interprète ou d'un « collaborateur ». Lorsque cet écran disparaît, un dialogue beaucoup plus authentique s'établit : « de même l'irritation d'achopper sur des données formalisées, appauvries et déformées par une transcription souvent maladroite laisse alors la place à la satisfaction de comprendre immédiatement et intuitivement » (6).

Tous les géographes de l'ORSTOM n'ont pas privilégié à ce point cette démarche proche de celle des ethnologues par l'implication personnelle du chercheur et l'ancrage de la recherche au niveau du détail. D'autres ont eu moins le souci de fouiller les relations des collectivités avec leur espace de référence et plus celui de considérer les influences du dehors. Ils ont adhéré au débat sur la fonction des migrations, la pénétration de l'économie marchande, l'emprise des pouvoirs extérieurs...; ils y ont vu des faits décisifs dans la production d'es-

(5) Lire à ce sujet l'essai de synthèse écrit sur les études de terroir par P. COUTY et A. HALLAIRE (1980) *De la carte aux systèmes*. Paris, AMIRA. Lire également l'article de P. PÉLISSIER et G. SAUTTER (1964) qui est à l'origine de ce type de recherche « Pour un atlas des terroirs africains : structure type d'une étude de terroir ». *L'Homme*, n° 1, p. 56-72. On se reportera enfin au numéro spécial d'*Études Rurales* (1971, n° 37-38-39), consacré aux « Terroirs africains et malgaches », qui présente l'avantage de relier chacune de ces études particulières, soit à la méthodologie de ce type de recherches, soit aux problèmes généraux par le truchement d'un petit espace particulier.

(6) In *Profession : géographe*, p. 5. Publication ORSTOM-EHESS, 1982. B. ANTHEAUME, J.-B. BOUTRAIS, Ch. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS (éd.). Un certain nombre de géographes tropicalistes, qu'ils soient de l'ORSTOM, du CNRS ou de l'Université, donnent, dans ce texte, une réflexionursive sur leurs itinéraires personnels de recherche. On se reportera particulièrement à l'introduction qui définit et décrit la pratique de la recherche sur le terrain. Voir le compte rendu de ce texte dans ce numéro de *L'Espace géographique*.

paces nouveaux, l'évolution des modes de production, la dynamique du peuplement... Il n'y a pas lieu cependant d'opposer ces pratiques diverses de la géographie; leur complémentarité devrait être évidente.

L'enfermement rigide dans des canevas théoriques préalables est exclu dans de tels itinéraires de recherche qui comportent, dans tous les cas, une pratique intense du terrain, et des analyses se référant largement à des connaissances produites de première main.

Inéluctablement il y a des centres d'intérêt et des problématiques proposés au départ — l'état du débat sur les problèmes appréhendés n'est pas ignoré —; la recherche ne démarre pas non plus sans présupposés. Mais en règle générale cette problématique est mise en question; elle se dynamise au cours de la recherche; plus exactement elle se recrée tout au long de celle-ci. La géographe vit au rythme du village, du quartier, du troupeau..., expérimente ses méthodes, découvre de nouveaux problèmes, diversifie sa recherche, en modifie le cap. A l'ORSTOM il a souvent disposé, pour ce faire, d'un atout d'une valeur infinie qui en général ne lui fut pas étroitement compté : le temps. Les géographes qui « sortent » d'un terrain de longue durée ont des idées sensiblement différentes de celles qu'ils avaient en l'abordant! Quant aux théories, il se peut qu'alors ils tentent d'en bâtir, pour l'interprétation de leurs données, aux dépens des hypothèses de départ.

Ce type de recherche qui s'ancre dans le détail, privilégie dans un premier temps la micro-géographie. Dans le cas le plus fréquent, les géographes commencent leur recherche à l'échelle des communautés humaines de taille réduite et d'espaces de petites dimensions, dont ils acquièrent une connaissance relativement intime. Les « grands problèmes » sont d'abord perçus au niveau factuel et quotidien des cellules de base de la vie sociale, avant d'être appréhendés au sein d'espaces plus larges. Les géographes ont ainsi tout au long de leur recherche des interlocuteurs, des quartiers, des villages et des terroirs privilégiés auxquels ils se réfèrent comme témoins et jalons mesurables dans la perspective de l'analyse régionale, nationale (voire internationale) des problèmes qu'ils étudient. Le champ des investigations — celui des relevés et du questionnement — est continuellement inclus dans celui de la perception. La connaissance produite doit s'en trouver mieux assurée et considérablement enrichie. Dans cette approche, les frontières avec les autres disciplines de recherche cessent d'être des barrières.

Au terme de ces itinéraires, les documents produits et la capacité critique reconnue au chercheur font qu'il est souvent sollicité pour des tâches d'expert, sa compétence devant s'exercer à l'échelle d'une aire géographique ou d'un pays, parfois d'une méthodologie scientifique ou d'un

problème précis touchant au développement : santé, population, définition de zones homogènes, atlas, photo-interprétation, télédétection, etc. Il devient alors un « spécialiste », dont le rôle est de bâtir et négocier des programmes de recherche, animer des équipes. Engagé dans une « géographie active », qui colle au concret et à l'urgence des problèmes qui se posent, il s'éloigne de plus en plus du profil classique du géographe. Ce n'est pas tant sa discipline d'origine qui le définit, mais la spécialité qu'il a acquise dans une problématique de « développement ».

Les séquences contractuelles où le géographe agit en « spécialiste » ne sont pas rares dans l'itinéraire des chercheurs de l'ORSTOM. Face à des problèmes réels, dans une société différente et face à d'autres disciplines, il doit alors prendre ses responsabilités et faire la preuve de l'efficacité et du caractère « utile » de sa pratique. C'est en quelque sorte une épreuve de vérité, mais dont il ne faut pas masquer non plus qu'elle implique parfois des problèmes de déontologie ou d'éthique politique.

Toutefois, l'« expertise » ne constitue pas le point d'aboutissement de l'itinéraire ou encore le signe d'une réussite professionnelle, c'est seulement une option possible parmi d'autres. Les géographes de l'ORSTOM sont souvent trop mobiles et trop polyvalents pour s'orienter durablement dans cette voie. Leur souci est d'être moins des spécialistes de haut vol que des chercheurs à l'écoute de la société dans laquelle ils sont plongés. L'expérience révèle du reste que fort souvent ils s'opposent aux « experts enthousiastes » (7) à qui ils reprochent justement une vue seulement technique — pour ne pas dire technocratique — d'un « développement » conçu dans la logique de la modernisation et de l'intégration étatique.

La valorisation de la recherche et la synthèse géographique

La synthèse scientifique des travaux entrepris constitue une autre épreuve de vérité. Elle est plus ou moins bien vécue, parfois mal. Le géographe « qui se collette au terrain est d'abord conduit (et non réduit...) à chercher, à rassembler, à classer, à ordonner et enfin à interpréter ses informations » (8). Bref, il forge lui-même son outil de connaissance. Il n'existe aucun intermédiaire entre lui et le terrain, entre la problématique qu'il projette et les gens auprès desquels il travaille. Le « terrain », lorsqu'il se poursuit ainsi pendant des

mois, souvent des années, conduit le chercheur non seulement à vérifier des intuitions intellectuelles et des impressions visuelles mais, bien au-delà, au fil de l'expérience, à s'interroger sur ses présupposés, sur sa fonction... à se mettre lui-même en question.

On comprend aisément que les publications qui résultent de ce type « d'enquête » ne soient pas de simples produits « intellectuels ». Le terrain, s'il est vécu assez loin et en profondeur, devient une relation double et dans le fond égalitaire avec des gens, tout autant « situés » et « conditionnés » que peut l'être de son côté le chercheur; il devient un tissu humain complexe et émotionnel, plus riche souvent de questions que de réponses scientifiques.

Ecrire, c'est alors rendre compte des gens et rendre compte aux gens avec lesquels on a vécu. C'est boucler une expérience humaine qui ne se prête qu'avec résistance à une analyse ou à une systématisation, certes nécessaire, mais que le chercheur tend toujours à percevoir comme une réduction d'un réel qu'il « connaît ». Alors les faits s'accumulent, la connaissance s'enfle et appelle constamment à d'autres connaissances ou vérifications. Il arrive que le chercheur se perde. C'est le risque du métier. Mais, inversement, si la réflexion intellectuelle, lorsqu'elle ne fait qu'effleurer le terrain, porte plus facilement à la théorie, elle risque aussi d'enfermer le réel dans l'« impérialisme » abstrait d'un modèle ou d'un système « réducteur », d'autant plus facilement que le chercheur est loin de ce réel. Les risques sont partagés, mais on ne peut, en sciences humaines, séparer le vécu — c'est-à-dire l'expérience personnelle du terrain — de la réflexion qui est destinée à le mettre en forme, à travers un nécessaire essai de dépassement théorique. La géographie reste une discipline vivante, dans la mesure où il existe des géographes qui « parcourent » et des géographes qui « pensent » ou qui « enseignent » et inversement. L'idéal serait même qu'ils puissent être tout à tour l'un et l'autre et jamais l'un sans l'autre. En attendant, chacun de ces exercices a ses exigences et ses propres risques.

*
**

Au terme de ces investigations ponctuelles dans un espace « localisé » et « habité », les chercheurs ont finalement à s'extraire d'une vision globale, saisie à l'échelle humaine, pour construire les interprétations, les généralisations, voire les synthèses que l'on attend habituellement des travaux de géographes. Certains ont entrepris, en solitaire, ces cheminements longs et difficiles — nous en avons vu les aspérités —; mais tous n'ont pas souscrit aux exigences d'un tel exercice, notamment parce que les délais qu'ils demandent impliquent le gel de l'information et gênent la pratique d'une recherche pluridisciplinaire. A d'autres aussi, il apparaît qu'une telle démarche, dans la mesure où elle conduit à expliquer des faits de « civilisa-

(7) Lire à ce sujet « Le temps, l'histoire et le planificateur », par P. COUTY, dans les *Cahiers de l'ORSTOM, Série Sciences Humaines*, 1982, vol. XVIII, n° 2.

(8) Cf. Note (6).

tion » en se référant essentiellement à leur organisation et à leur signification géographique, par le moyen de lectures, de perceptions ou d'interprétations spatiales, revient à entreprendre l'approche d'une réalité globale à partir d'une vision particulière et limitée de la « géostructure » (9).

Ils ne répudient donc pas nécessairement la synthèse, mais ils la relativisent et ne la voient possible qu'au sein d'une convergence pluridisciplinaire. Leur approche consiste en effet dans un apport spécifique qui vient en complément de celui des autres : elle n'est pas nécessairement une synthèse, pas plus qu'elle ne se définit comme le point d'aboutissement des recherches entreprises par les autres disciplines. En bref, et s'il est vrai que le réel se lit à plusieurs niveaux, celui des géographes n'apparaît pas nécessairement comme plus synthétique que celui des autres.

Les géographes de l'ORSTOM ne sont certainement pas les seuls à être confrontés avec la tentation ou les difficultés de l'approche globalisante ! Mais leur pratique du terrain et la fréquentation assidue des chercheurs de disciplines voisines ou concurrentes de la géographie les a conduits à reconnaître l'intérêt de l'approche géographique, mais aussi à en toucher les limites. On ne devrait donc pas s'étonner d'une certaine sensibilité à ce sujet : elle naît essentiellement d'une pratique de la géographie conçue en tant que discipline opératoire.

Manuscrit reçu en janvier 1983,
révisé en mars 1983.

(9) « Géostructure : système réel à rendre intelligible ». Claude RAFFESTIN, « Paysage et territorialité », *Cahiers de Géographie du Québec*, vol. 21, n° 53-54, sept.-déc. 1977, p. 123-34.

ANNEXE

Les publications scientifiques des géographes de l'ORSTOM

La production scientifique se fonde, pour l'essentiel, sur des investigations de terrain; la recherche documentaire (limitée par l'insuffisance des sources) conserve néanmoins une fonction importante dans la préparation des enquêtes, pour l'approche générale du sujet et la généralisation des résultats.

Le traitement des données aboutit dans un premier temps à la publication de documents provisoires multi-graphiés, diffusés en priorité dans les « services » des pays-hôtes et à l'intérieur de l'ORSTOM (la diffusion se limite à ces quelques destinataires dans le cas de recher-

ches contractuelles avec commanditaires). Ce type de documents, produits à quelques dizaines d'exemplaires (exceptionnellement, une centaine ou deux) devient rapidement introuvable mais il est bien connu et particulièrement exploité par les experts et chercheurs de passage, alors que pour les chercheurs eux-mêmes, il constitue la source ou l'état premier des textes publiés par la suite dans les collections de l'Office.

Chaque discipline ou groupe de disciplines dispose d'une revue; une « série » des « cahiers ORSTOM » à parution périodique (au nombre de sept) et non périodique (au nombre de deux); les disciplines de Sciences Humaines ont leurs « Cahiers » à parution trimestrielle, depuis 1963. C'est la revue où sont publiés la plupart des articles émanant des géographes; on s'aperçoit que ceux-ci constituent une partie non négligeable des articles publiés (tableau 3).

De plus, cinq collections de l'ORSTOM reçoivent les travaux des géographes, bien qu'une seule leur soit spécifique : *l'Atlas des Structures agraires au sud du Sahara et à Madagascar* (vingt numéros parus à ce jour); 17 pour l'Afrique dont 4 pour le Cameroun, 1 pour le Congo, 3 pour la Côte-d'Ivoire, 5 pour la Haute-Volta, 1 pour le Niger, 1 pour le Sénégal, 2 pour le Togo et enfin 3 pour Madagascar; 4 sont actuellement en préparation.

Dans les autres collections, ouvertes à toutes les disciplines, les géographes ont publié :

4 ouvrages sur un total de 53 édités dans la collection *Initiations et Documents Techniques*.

23 ouvrages sur 146 « *Travaux et Documents* ».

4 ouvrages sur 90 « *Cartes et Notices* ».

12 ouvrages sur 97 « *Mémoires* ».

TABLEAU 3

Ventilation des articles publiés dans Les Cahiers ORSTOM Série Sciences Humaines.

Année	Articles écrits par des géographes	Nombre total d'articles série Sciences Humaines
1963	—	5
1964	—	—
1965	2	5
1966	2	5
1967	5	8
1968	5	14
1969	11	19
1970	3	12
1971	—	29
1972	25	39
1973	11	20
1974	9	19
1975	6	16
1976	6	35
1977	6	25
1978	10	23
1979	5	20
1980	15	32
Total	127	332

TABLEAU 4
Publications des géographes de l'ORSTOM en Côte-d'Ivoire.

Publications		Publications provisoires à diffusion locale	Communications Congrès Conférences Séminaires	Publications ORSTOM													Total									
				Terroirs	Cart. et not.	Art. ds cah. Sc. h.	Cah. ds aut.	Tr. et Doc.	I.D.T.	Mémoires	Plan. Atlas C.d'I.	Et. Eburnéenne	Ann. Univ. Abidj.	IFAN	Cah. Outre-Mer	Esp. Géogr.		Études Rurales	Annales de Géo.	Géomorpho-dyn.	Photo-Interpr.	Cah. Et. Afric.	Edit. CNRS	Public. UNESCO	Autres	
Thèmes																										
Eco-Systèmes	avant 1965	1	—																					1		
	1970	4	1						1															6		
	1975	38	3		2		2		1			3				2	1				2		1	55		
	1980	10	—		1		1	2						1				3			1			19		
Milieu rural et ses transformations	1965	1	—								2		4	3										10		
	1970	12	—																					12		
	1975	10	2		1	1		1		7			1	1									1	25		
	1980	10	3		1	2													1			4		21		
Organisation de l'espace et croissance urbaine	1965	1	2								1		1										1	6		
	1970	11	2		2														1				1	17		
	1975	13	3		6					4										2			1	29		
	1980	12	3							3	1	1											1	21		
Cumul		123	19		2	1	13	1	5	1	1	14	4	4	5	4	1	1	2	1	3	2	5	4	6	222

Ce tableau présente, à titre d'exemple, l'ensemble d'une production scientifique réalisée par les géographes de l'ORSTOM dans un pays donné. On s'aperçoit que ce fonds documentaire est le produit d'une recherche suivie et renouvelée. Les publications ronéotypées à diffusion locale prédominent nettement; viennent ensuite les travaux publiés dans les Collections de l'Office. En revanche, les études publiées sous forme d'articles ou autres dans les structures d'édition métropolitaines sont peu nombreuses. On arrive toutefois à un total de 222 titres de publications géographiques étalées sur une période d'environ vingt années. Un tel fonds documentaire — auquel il faudrait joindre les travaux des disciplines voisines — constitue, avec ceux qui ont été produits dans d'autres régions avec les mêmes méthodes de recherche et sur les mêmes thèmes, ou outil de recherche qui autorise les confrontations et les comparaisons, si fondamentalement nécessaires et utiles à la réflexion géographique.

Ils ont participé, souvent comme maîtres d'œuvre, à plusieurs Atlas régionaux ou nationaux. A cet égard, on peut citer : les Atlas régionaux du Cameroun, l'Atlas de côte-d'Ivoire, l'Atlas de Guyane et celui de Nouvelle-Calédonie (récemment paru).

Ajoutons que *Les Cahiers d'Outre-Mer*, *l'Espace géographique*, *Hérodote*, la *Revue de Géomorphologie dynamique*, la *Revue de photo-interprétation*, publient également des géographes de l'ORSTOM. Parmi les revues non spécialisées, *Études rurales*, les *Cahiers d'Études*

Africaines, le *Journal de la Société des Océanistes*, les revues de l'IFAN, des universités des pays d'accueil et celles qu'éditent le FAO et l'UNESCO, sont également quelques-uns des principaux circuits de publication suivis.

Source: *Bibliographie des travaux des géographes de l'ORSTOM*. Ronéo. ORSTOM Bondy (1982), éditée par Bernadette Maugas.